

# Le King est nu

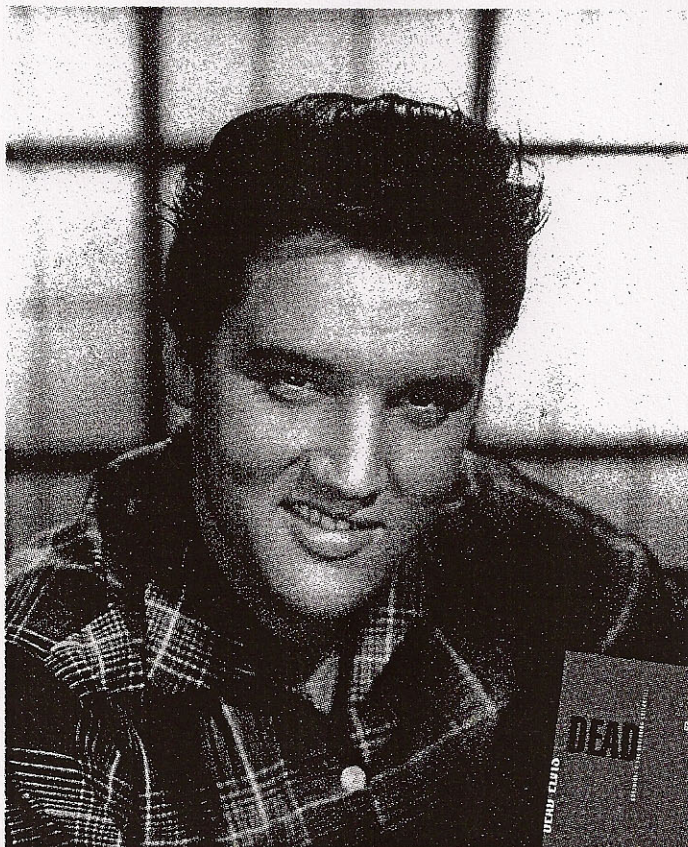
**INTERVIEW** Presley gravé dans l'âme US: Greil Marcus livre *Dead Elvis*.

FRANÇOIS BARRAS

**D**écalage horaire oblige, on le cueille au petit déjeuner sur sa terrasse californienne. Après avoir inscrit son nom au fronton des journalistes rock dans les mythiques magazines *Creem* et *Rolling Stone* et appliqué sa grille de lecture épistémologique au cadre prestigieux des universités de Princeton et de Berkeley, Greil Marcus est devenu un plumitif à part: qu'il décortique le mouvement punk à l'aune de l'expérience dada et situationniste dans *Lipstick Traces* (Allia, 1998) ou qu'il plonge dans le trauma post-Vietnam via les *basement tapes* de Dylan dans *La république invisible* (Allia, 2001), le Californien transforme cinquante ans de musique «pop» en stéthoscope accolé au palpitant américain. En 1991, il publiait *Dead Elvis*, recueil d'articles autour d'un King-symbol, maître étalon pour décrypter l'imaginaire collectif de ses compatriotes. Douze ans plus tard, l'ouvrage hérite d'une traduction française bien troussée. Au téléphone, l'herméneute devient groupie, et l'on n'imagine pas les tartines de Greil Marcus autrement que gorgées de beurre de cacahouète...

— La version anglaise de *Dead Elvis* date de 1991. Depuis lors, comment a évolué le symbole du King aux USA?

— La période couverte par mon livre (en gros, les années quarante-vingt) a été très intense en termes de réflexions sur Elvis, ce qu'il fut, ce qu'il a représenté pour la culture américaine. A l'époque, on ne pouvait pas ouvrir un seul journal sans tomber sur un article parlant du King sous un angle plus ou moins paranormal. Cet angle a changé lors de l'élection de Clinton en 1992: dans l'esprit des médias et du public, l'image du président et celle d'Elvis étaient liées au point d'en devenir une vaste blague nationale. En fait, je reste persuadé que la corrélation entre ces deux figures participait du même processus autour d'un idéal masculin américain. Beau, sexy, débordant de



**Le King à pleines dents: on n'a pas fini de croquer le mythe...**

Kipa

charme... Le phénomène, qui s'était un peu calmé après l'élection, est réapparu plus fort que jamais lors de l'affaire Lewinsky: ce fut la même persécution outrée qui avait frappé Elvis lorsqu'il devint une star et alimenta les gazettes de ses «frasques» qui prenaient immédiatement des proportions gigantesques.

— Parle-t-on moins d'Elvis actuellement?

— On en parle différemment. Pour moi, il ne fait aucun doute qu'Elvis a explosé en une myriade d'icônes et de représentations dans l'imaginaire collectif lorsque la nation a célébré le dixième anniversaire de sa mort. Il est alors apparu comme un corps qui se recrée, se recompose selon le besoin. Il est devenu un symbole polyvalent, protéiforme, universel et mythique.

— Parle-t-il toujours aux jeunes nés après sa mort en 1977?

— En terme de figure populaire (pop!) moderne, personne n'a eu autant de poids, au point que chacun s'est forcément positionné un jour «pour ou contre» Elvis. Chez les jeunes, il est devenu un gag, une sorte de caricature dont on aime rire... mais il demeure un standard inamovible. Et cela amène ce jeune public vers sa musique, qui le captive à nouveau. La question qui reste à se poser est celle-ci: le monde aura-t-il changé lorsque mourra la dernière personne qui a vu Elvis en concert?

— Dans un article, vous soutenez que le «mystère Elvis» est tel que même certains fans entrent en transe devant des imitateurs...

— Les gens peuvent se convaincre de trouver la même excitation vis-à-vis d'un imitateur, par procuration face à ce qui était un standard d'entertainment. Ils

veulent une part de cette transe dont Elvis a défini malgré lui les limites et les modes. C'est un phénomène rendu plus évident encore par la perte de distinction induite par les médias entre ce qui est vrai et ce qui participe d'un simple fac-similé. Aujourd'hui, on peut s'exciter sur du vide, du moment qu'il est bien emballé. Mais l'étalon de cet emballage, en pop music, a été défini par Elvis. Quand on l'écoute, on réalise qu'une telle voix fut unique dans l'histoire de la pop. Et je continue de croire que cette voix conserve un mystère que chacun comprend mais que personne ne parvient à expliquer.

— Avez-vous vu Presley en concert?

— Juste une fois, en 1972 en Californie. Je ne pouvais tout simplement pas croire être dans la même pièce que lui. C'était évi-

demment un immense auditorium, mais je ne pouvais pas m'empêcher de me répéter ça dans ma tête. C'était une réaction absurde, mais je ne pouvais pas croire qu'il était réel — et ce soir-là je ne pense pas avoir été le seul dans ce cas.

— Que dire des critiques sur un Elvis pilleur du legs noir?

— Dans son dernier album, Eminem se vante de voler aussi bien qu'Elvis la *black music*! Et sans doute que s'il avait été Noir, on n'aurait jamais entendu parler d'Eminem — ce qui est peut-être aussi vrai pour Elvis. Mais au-delà de ça, je ne crois pas qu'Elvis fut un arnaqueur... Et je ne crois pas non plus qu'Eminem en soit un. Ce qui est intéressant, c'est qu'Eminem n'a jamais fait le moindre effort pour paraître Noir, et il ne le paraît pas. Elvis non plus n'a pas fait ces efforts, et il ne sonnait pas comme un Noir — mais pas non plus comme un Blanc! Étrange, non? □

UTILE

*Dead Elvis, Chronique d'une obsession culturelle*, Greil Marcus, Ed. Allia (247 pp.).